

dor, l'effrayant géolier arrive au milieu d'un espace circulaire donnant ouverture à deux escaliers, l'un ascendant qui conduit à une tour de la citadelle, l'autre plus étroit descendant dans de sombres souterrains. C'est par ce passage humide, espèce de couloir sépulcral, qu'il dirige ses pas. Plus de soixante marches, tantôt boisées, tantôt couvertes des éboulements des murs latéraux, sont bientôt franchies. Les deux compagnons d'infortune suivent en chancelant leur effroyable guide parviennent enfin devant une porte de fer grillée, basse, taillée en ogive, et s'ouvrant sur un cachot infect et profond.

« Voici votre demeure pour cette nuit, leur dit le noir géolier avec une hauteur insolente, et d'une voix qui fait retentir la voûte souterraine. Demain on s'occupera de votre sort ; mais, en attendant, point de vaine tentative d'évasion ; outre qu'il vous serait impossible de vous sauver, par mon poignard ! vous payeriez cher votre témérité, si vous l'entreprenez ? »

En disant ces mots, il pousse brutalement les deux victimes dans le cachot. La porte à l'instant s'est refermée ; la lourde serrure de fer a crié, et le satellite du crime a pesamment remonté l'escalier de cette effrayante catacombe.

Affreuse situation ! Une obscurité profonde règne autour d'eux ; une atmosphère épaisse et fétide pèse sur leur tête brûlante ; dans ce cachot humide, enfoncé à soixante pieds dans les entrailles de la terre, rempli d'araignées, de cloportes et de scorpions, sur un sol infect où croupit une eau fangeuse, sans regrets du passé, déchirés par les poignantes douleurs du présent, accablés par l'incertitude de l'avenir, vont-ils maudire les hommes, blasphémer le nom du Seigneur, invoquer le néant et se réfugier dans le suicide ? Non.

Un moment que les deux amis que le danger commun semble unir plus intimement l'un à l'autre, se tiennent étroitement embrassés ; puis tous deux à la fois, répètent un nom chéri : Célestine ! Célestine ! ...

« Seigneur dit Anselme, de la profondeur de l'abîme où l'injustice humaine nous a plongés, j'élève vers vous ma voix suppliante ; j'ose vous implorer pour l'innocente créature que votre Providence a confiée à mes soins. O mon Dieu, protégez ce faible roseau comme l'orage qui s'élève pour le briser ! Seigneur, je vous le demande au nom de votre sang précieux, au nom de

vostra immense miséricorde !... Que le fer des bourreaux frappe ma tête, épuise tout mon sang ! mais sauvez, sauvez Célestine !... »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répète avec un saint enthousiasme le comte de Morelly, que le fer des bourreaux frappe ma tête, épuise tout mon sang ! mais sauvez, sauvez Célestine !... »

A cette élévation pathétique de l'âme du vieillard, à cette prière brûlante de ferveur, à cette explosion de pieuse sensibilité, un long et morne silence succède, et quelque temps plongés dans l'extase d'une méditation religieuse, les deux malheureux semblent attendre du ciel, vers lequel leur cœur s'élève encore en muettes invocations, cette force morale et surnaturelle qui fait accepter et vaincre les arrêts de la justice divine, sévère quelquefois, mais toujours pleine de justice et de miséricorde.

La consolation ne tarde pas à descendre dans leur âme. Que ne peut la religion dans le malheur ! L'homme qui puise à cette Source inépuisable, le chrétien persécuté, accablé sous le poids des afflictions, y trouve abondamment le baume salutaire qui augmente la résignation et relève les espérances.

Anselme, dont la piété est ardente et courageuse, rompt le premier le silence en ces termes :

« Comte de Morelly, il y a quelques heures, je n'espérais pas que notre voyage dût avoir un si déplorable résultat ; mais tel est le malheur de notre temps. Lorsque les hommes ont repoussé Dieu de leur cœur, lorsque l'audacieuse impiété a perverti par ses doctrines empoisonnées la société tout entière, lorsque les rois n'ont plus de trône, lorsque le Seigneur n'a plus d'autels, qui peut espérer de trouver sur la terre justice et protection ?

— Mon généreux ami, s'écrie le comte de Morelly, pardonnez-moi les maux qui viennent vous affliger. L'idée d'avoir causé votre malheur me torture et me fait mourir doublement.

— Mon cher comte, reprit Anselme avec sa bonté accoutumée, ne vous accusez pas d'une suite d'événements qui ont été indépendants de votre volonté. Pourquoi vous attribuer des événements que la Providence seule a préparés dans son impénétrable sagesse ?... Ah ! courbons nos fronts pour l'adorer, lorsqu'elle nous frappe, et subissons sans murmure les épreuves auxquelles elle nous soumet. »

« Comte de Morelly, reprend Anselme après un moment de silence, mais

vous connaissiez donc ce redoutable Caracalla avant notre arrestation ?... Si j'ai assez de titres à votre confiance, apprenez-moi ce qu'il est, et quelle cause excita son ressentiment.

— Me demander la cause de la haine de ce redoutable ennemi, dit le comte, c'est me demander le récit des malheureux événements de ma vie. Car, par une cruelle fatalité, dès mon enfance, le sort a voulu que cet homme de crime s'attachât à mes pas, comme un mauvais génie, toujours ardent à troubler mes félicités, à traverser mes plus chères espérances. Non content d'avoir accumulé sur ma tête toutes les infortunes et voué ma vie entière aux plus dévorants chagrins, ce scélérat dont l'âme est insatiable de meurtres, de forfaits, de vengeance, cherche encore aujourd'hui à se repaître du reste de sang qu'il n'a pu épuiser dans mes veines. Quoique le récit de mes maux soit affreux et doive renouveler toutes les tortures de mon cœur, je vais cependant combler votre désir que je ne puis refuser de satisfaire.

VI

L'ASSASSIN.

Au milieu de profondes ténèbres, Anselme, assis sur la terre humide du cachot, prête une oreille attentive au comte de Morelly qui, après avoir un moment recueilli ses souvenirs, commence ainsi son histoire :

« Je suis né en France, unique héritier d'une des plus illustres maisons du royaume. Je n'ai point connu ma mère, qui mourut en me donnant le jour. Le comte de Morelly, mon père, jouissait d'une fortune considérable, et d'une immense considération qu'il s'était acquise par ses vertus privées, autant que par les nombreux services qu'il avait rendus à l'Etat. Je n'entrerai point dans les détails de mes premières années : il me suffira de dire qu'elles furent marquées par toutes les attentions délicates qu'un père tendre et vertueux se plaît à donner à son fils, pour le former non-seulement au monde, mais encore à la religion, qui seule fait sur la terre le véritable bonheur de l'homme.

« Pour exciter en moi l'émulation, sans laquelle on n'obtient souvent que des demi-progrès, on me donna pour compagnon d'étude le fils d'une femme de charge qui avait eu l'estime de mes parents, et qui la méritait par sa piété constante et par son dévouement à notre famille.

« Collard (c'était le nom du jeune homme) était loin d'avoir hérité des vertus de sa mère ; il avait un caractère d'astuce et de dissimulation qui présageait déjà ce qu'il serait dans la suite, un monstre de cruauté. Une sombre taciturnité s'unissait en lui à un fonds d'irascibilité jalouse qui ne manquait jamais d'éclater dans les moindres circonstances. Joignez à cela un orgueil audacieux qui le rendait intraitable et remplissait son esprit des idées d'une sauvage et fière indépendance.

« Quoique mon père redoutât les suites d'un tel caractère, il voulut néanmoins qu'il fut traité avec tous les égards possibles ; qu'il devint

mon compagnon et mon ami, espérant à force de conseils et de bons traitements, adoucir l'esprit inquiet de ce jeune homme, pour lequel il éprouvait une véritable affection, en considération des services de sa mère.

« On nous avait donné pour gouverner un gentilhomme pauvre des terres de mon père : cet homme, nommé Montal, était dépourvu de toutes qualités morales. Agé de quarante ans, il passait pour très instruit dans les circonstances profanes, mais, sous les dehors d'une hypocrite humilité, il cachait un cœur rempli de tous les vices les plus méprisables. Debauché, faux, intéressé, il sut si bien composer son extérieur, qu'il était cité pour un homme respectable, et digne à tous égards de la considération publique. Mon père se laissa prendre à cette apparence de vertu ; et, comme chacun vantait les connaissances étendues de l'astucieux Protée, il n'hésita pas à lui confier mon éducation.

« Tel était le Mentor entre les mains duquel je fus livré, ainsi que le jeune Collard ; ou plutôt tels étaient les deux serpents que nous réchauffions dans notre sein, et qui devaient un jour nous dévorer. Ces deux personnages étaient bien faits l'un pour l'autre ; aussi Collard ne tarda pas à s'attirer la bienveillance de Montal, et peu de temps suffit pour les unir d'une étroite amitié.

« Montal affectait à mon égard une extrême sévérité, tandis qu'il usait envers Collard d'une grande douceur. En vain j'eusse tenté de m'en plaindre. Mon père était souvent absent, et, lorsque sa charge lui laissait la liberté de demeurer auprès de moi, son esprit était trop prévenu en faveur de mon gouverneur, pour que mes raisons eussent pu être du moindre poids. Persuadé de l'inutilité de mes réclamations, je résolus d'attendre un temps plus favorable, espérant que les événements viendraient un jour détruire la funeste prévention de mon père.

« Quelques années s'étaient écoulées sans qu'aucun événement remarquable fût venu justifier les craintes que j'avais conçues sur le danger de l'intimité croissante entre Collard et Montal, ainsi que sur les suites de l'antipathie qu'ils éprouvaient contre moi.

« Mais les ruses de l'hypocrisie sont tôt ou tard éventées, et le hasard me fournit enfin l'occasion de me convaincre que je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions.

Nous habitions ensemble le château de Morelly, dont mon père était devenu depuis peu possesseur par la mort d'un oncle éloigné, dont il venait d'être l'unique héritier. Ce château, situé dans un vallon solitaire, s'élevait sur une éminence d'où l'on apercevait la mer, qui n'était qu'à peu de distance. L'éloignement de toute habitation, et les montagnes qui entouraient ce lieu, en faisaient un des sites les plus pittoresques et les plus déserts que l'on rencontre sur le littoral de la Méditerranée. Mon père était absent ; mais son re-